

L'Oiseau Bleu
9/2025

Introduction

Nadège LANGBOUR
Labo 3LAM, Université du Mans

Édition électronique

URL : <https://revueloiseableu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.



Introduction

Nadège LANGBOUR

Labo 3LAM, Université du Mans

Féminicides, violences faites aux femmes, violences que les femmes retournent contre elles-mêmes ou contre leurs enfants : voilà des sujets bien sombres et graves, des sujets qui nous ramènent à une actualité insoutenable, celle des nombreuses femmes victimes de leurs conjoints et dont les journaux télévisés et la presse se font l'écho comme des faits divers inacceptables et pourtant vite oubliés, non seulement à cause de la course à la nouveauté qui anime tous les médias d'information mais aussi à cause des tabous et des silences qui entourent encore ces violences. De longue date, la littérature s'est emparée de ces sujets, les rendant visibles, du moins partiellement. Cependant les mots pour les dire se font parfois hésitants, fuyants. Comment narrer les violences faites aux femmes en trouvant les mots justes, sans verser dans le pathos ou dans le voyeurisme ? La difficulté est de taille. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire quelques grands romans patrimoniaux évoquant un viol : *Les Liaisons dangereuses* de Laclos, *Le Lys dans la vallée* de Balzac, *Bel-Ami* de Maupassant présentent bien à leurs lecteurs des scènes de viol. Mais la violence de celles-ci est atténuée à grands coups d'euphémismes, d'ellipses, de métaphores qui finissent par gommer le caractère insupportable de ces agressions perpétrées à l'encontre des femmes. Alors, si la littérature générale témoigne déjà de réticences à aborder ces terribles sujets, au point d'user de modalités énonciatives qui déréalisent les faits, la littérature de jeunesse peut-elle s'en emparer et de quelle façon ?

Féminicides, violences faites aux femmes, violences que les femmes retournent contre elles-mêmes ou contre leurs enfants... on est loin des « verts paradis des amours enfantines¹ ». Mais la littérature de jeunesse n'est pas toujours verte ou rose, n'en déplaît à ceux qui voudraient la réduire à ces deux couleurs des célèbres bibliothèques. Elle peut se teinter de gris, de noir même, quitte à se voir reprocher sa « noirceur² ». Sous prétexte de protéger les jeunes lecteurs, une part des adultes prescripteurs de lecture voudraient bannir des objets sémiotiques fictionnels qui sont destinés aux enfants tout sujet jugé trop violent, trop sombre et donc inadapté à l'âge de ce lectorat. Cette forme de censure/autocensure, qui s'invite régulièrement dans le débat public, fait valoir la nécessité de préserver « l'innocence » enfantine. Comme

¹ Charles BAUDELAIRE, « Moestra et Errabunda », *Les Fleurs du Mal*, 1857.

² Marion FAURE, « Un âge pas vraiment tendre. Pourquoi les livres pour adolescents sont-ils si noirs ? », *Le Monde*, 29 novembre 2007. https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/11/29/un-age-vraiment-pas-tendre_983787_3260.html

le remarque Muriel Tiberghien, « c'est sur ce concept d'"innocence" que se concrétisent aujourd'hui bien des oppositions dans le petit monde de la littérature de jeunesse en France. Il y a les partisans de "tout dire" et ceux de l'angélisme³ ». N'en déplaise à ces derniers, la littérature de jeunesse s'autorise à aborder des thèmes comme le harcèlement, le suicide, la drogue, le deuil, l'homosexualité ou les violences faites aux femmes. À ce sujet, le roman pour adolescents *Passionnément, à ma folie* de Gwladys Constant est un parfait exemple. L'histoire est celle de Gwen, une lycéenne qui tombe amoureuse de William, un terminal. Au commencement, leur relation est idyllique et fusionnelle mais peu à peu le garçon entreprend de contrôler tous les aspects de la vie de sa petite amie : il surveille ce qu'elle lit, ce qu'elle mange, ce qu'elle porte ; il lui interdit de se maquiller, critique ses amis et sa famille, l'amenant à couper les ponts avec eux. Quand il l'a isolée et qu'il a sapé sa confiance en elle, il se met à dénigrer sa façon de penser, de se comporter ; il lui reproche sa frigidité et son manque d'investissement dans leur couple alors même que Gwen fait tout pour le satisfaire, repensant entièrement sa vie et sa manière d'être pour se conformer aux attentes du lycéen : « C'était une occupation à plein-temps, pour ainsi dire – arpenter son idéal à lui, essayer de m'y conformer pour ne pas déchoir, pour ne pas mourir. Je me suis enterrée vive dans le mausolée de cette passion de marbre dont je n'ai pas su être digne. [...] Je ne suis pas morte, mais j'ai quand même cessé d'exister⁴. » Dans ce roman, Gwladys Constant décrit ainsi parfaitement les phénomènes d'emprise et de violences au sein du couple qui peuvent mener au féminicide. Cependant, elle met cette histoire à la hauteur de son lectorat, non seulement par le choix des mots et des éléments constituant la diégèse, mais aussi par le choix de ses personnages qui sont des adolescents. Elle met à la portée du jeune lecteur un sujet complexe dont les adultes eux-mêmes peinent souvent à parler et que la plupart considère comme des sujets qu'il faut taire aux enfants afin de les préserver.

« Peut-on tout leur dire⁵ ? » s'interrogent Tonia Raus et Sebastian Thiltges dans un ouvrage consacré à l'indicible en littérature de jeunesse, avant de répondre par l'affirmative, alléguant que « l'histoire de la littérature jeunesse est marquée par une attention grandissante portée aux enfants et adolescents comme êtres en devenir, que la littérature et le livre peuvent aider à grandir en mettant en branle leur zone de confort pour en repousser progressivement les frontières⁶. » Offrir à l'enfant des fictions qui lui permettent de connaître et de comprendre le monde, même si ces histoires évoquent des violences inacceptables, c'est lui proposer des outils pour le transformer, pour penser/panser les maux de la société en tant qu'adulte en devenir. Cette fonction éducative de la littérature de jeunesse, qui fait partie intégrante de sa raison d'être,

³ Muriel TIBERGHIE, « Y'a d'la violence dans l'air », dans Élisabeth Brami (dir.), *La Jeune Violence. La violence à l'école*, Revue Lire et Savoir, n°1, Paris, Gallimard, 1995, p. 103.

⁴ Gwladys CONSTANT, *Passionnément, à ma folie*, Paris, Rouergue, 2017, p. 110 et 115.

⁵ Tonia RAUS et Sebastian THILTGES (dir.), *Peut-on tout leur dire ? Formes de l'indicible en littérature de jeunesse*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2024.

⁶ *Ibid.*, p. 13.

est, selon Murielle Tiberghien, au cœur de la démarche auctoriale quand un.e auteur.ice imagine des histoires empruntées de violences :

Il faut bien que cette violence ne soit pas complètement gratuite, qu'elle trouve quelque part une autre justification qu'en elle-même, une autre raison d'être que celle de faire frémir quelques lecteurs avides d'émotions fortes. [...] Et s'ils [les auteurs] choisissent, justement, de s'adresser à des enfants, c'est en fonction d'un objectif multiple. En premier lieu, les mettre en garde contre des gestes ou des faits graves, afin qu'ils n'en soient pas eux-mêmes les victimes ; ensuite, les aider à connaître et comprendre [...]. Enfin, retrouver la fonction éducative de la littérature de jeunesse en proposant une réflexion, un éclairage, sur des faits de société au sujet desquels, adultes, ils devront prendre leurs responsabilités⁷.

Puisque la littérature de jeunesse participe à la construction de l'adulte de demain en tant qu'individu social responsable, la question des féminicides et des violences faites aux femmes a pleinement sa place dans cette production littéraire qui ne fait, en définitive, que participer à une aspiration sociétale contemporaine : repenser les problématiques de genre sous l'angle du respect et de l'égalité, ce à quoi contribuent aussi les travaux de recherche qui s'emparent de ces sujets. Ces dernières années, les sciences humaines se sont véritablement engagées dans plusieurs champs d'investigation pour décrire, analyser, comprendre, (endiguer) les rapports dominants/dominés qui pervertissent par la violence les relations entre les hommes et les femmes. Qu'on pense aux études réunies par Cécile Dauphin et Arlette Farge sous le titre *De la violence et des femmes*⁸ et qui, variant les approches (littéraires, mythologiques, historiques, anthropologiques), interrogent les deux versants de cette dialectique avec les femmes violentes et les femmes violentées ; qu'on pense aussi aux travaux de Françoise Héritier, *Masculin/Féminin*, qui problématise les pratiques et modèles sociaux ou culturels entérinant les discriminations de genre pour mieux les déconstruire et offrir des outils de penser afin d'en finir avec cette « maladie qui peut tuer. Les violences et abus sexistes en tout genre tuent davantage de femmes et de fillettes que tout autre type de violation des droits de la personne humaine⁹ ». Le présent dossier de *L'Oiseau bleu*¹⁰ s'inscrit dans la continuité de ces réflexions en montrant comment la littérature de jeunesse investit ces questions sociétales.

Si l'actualité et des mouvements comme #metoo invitent nécessairement à comprendre comment la littérature de jeunesse contemporaine aborde et décline le sujet des féminicides et des violences faites aux femmes, il ne faudrait pas croire que l'entrée de telles problématiques en littérature de jeunesse est récente. Les contes de Perrault et de Grimm, aujourd'hui versés au patrimoine de la littérature enfantine, les abordent déjà. Qui a oublié le cercueil de verre construit par les nains inconsolables pour protéger le corps de Blanche-neige ? Qui ne se souvient du petit cabinet de Barbe-Bleue dans lequel celui-ci conserve les corps

⁷ Muriel TIBERGHIE, « Y'a d'la violence dans l'air », *op. cit.*, p. 106-107.

⁸ Cécile DAUPHIN et Arlette FARGE (dir.), *De la violence et des femmes*, Paris, Albin Michel, 1997.

⁹ Françoise HERITIER, *Masculin/Féminin II – Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2012, p. 159.

¹⁰ Nous remercions les contributeur.ice.s (cités ci-après) et les relecteur.ice.s (membres du comité scientifique et collègues dévouées (P. Lojkin, N. Prince, S. Servoise, K. Zawada) qui ont participé à la réalisation de ce numéro.

de ses épouses assassinées ? Eu égard au fait que les contes font la part belle aux violences faites aux femmes et aux féminicides, plusieurs contributions de ce dossier leur sont consacrées.

Sont ainsi explorés :

- des contes patrimoniaux de plusieurs horizons qui s'emparent des thèmes des violences faites aux femmes et des féminicides ;
- des réécritures contemporaines de ces contes où intertextualité et modernisation des thèmes vont de pair afin d'interroger ces problématiques sociétales ;
- des objets sémiotiques fictionnels (albums, romans et clip) qui abordent ces questions en les ancrant dans la terrible actualité des violences conjugales ou des violences associées au harcèlement scolaire.

Parmi les contes patrimoniaux présentant dans récits de féminicides, Bochra Charnay étudie celui du « Fiancé brigand », recueilli par les frères Grimm et par Pourrat, dans lequel une jeune fille découvre avec horreur que son promis et les invités de la noce entendent la mettre au menu dans un repas cannibale où elle sera dépecée. Entre hypotypose et ellipse, les stratégies narratives adoptées par les conteurs exhibent les violences faites aux femmes.

Il en est de même dans « Le Rouet d'or » auquel s'intéresse Květuše Kunešová. Ce poème épique tchèque, publié en 1853 par Karel Jaromír Erben dans *Bouquet de légendes nationales*, est issu de la tradition orale. Il raconte le « féminicide en famille » de Dora, une belle jeune fille dont un seigneur tombe amoureux mais qui est tuée par sa belle-mère car celle-ci refuse de cautionner son mariage. Mettant en exergue les métaphores et motifs usités pour conter ce féminicide, notamment ceux liés au non-respect de l'intégrité du corps – mutilation et démembrement –, Květuše Kunešová montre que les contes narrant des violences faites aux femmes allant jusqu'au meurtre peuvent verser dans des descriptions cruelles et horribles dignes de « films d'horreur ».

À l'orée du conte et de son oralité originelle se trouvent les plaintes. Thierry Charnay étudie plusieurs de ces chansons dans lesquelles il est question de femmes tuées par un seigneur, un mari, un père ou un frère. Dans cette pléthore de féminicides en musique, les violences faites aux femmes sont certes dénoncées. Mais force est d'admettre que ces œuvres où l'on bat la mesure en même temps que les femmes reposent sur une certaine jubilation à narrer des violences qui exaltent la puissance du patriarcat.

Vivier d'histoires terribles et terrifiantes évoquant des féminicides et des violences faites aux femmes, les contes inscrits au patrimoine des littératures nationales entretiennent de tristes résonances

avec l'actualité. Aussi n'est-il pas surprenant de voir les auteurs contemporains s'atteler à la réécriture de ces contes pour aborder des sujets d'actualité.

Dominique Peyrache-Leborgne s'intéresse à deux d'entre elles : *Cœur de Violette* de Michel Piquemal et Nathalie Novi et *Cœur de bois* d'Henri Meunier et Régis Lejonc. Explicitant l'intertextualité que ces deux albums entretiennent respectivement avec les contes de *Peau d'âne* et du *Petit Chaperon rouge*, elle explore finement la rhétorique de l'implicite mise en œuvre par les auteurs pour aborder les questions des agressions sexuelles et de l'inceste. Sans jamais minimiser l'intelligence et la réussite des deux ouvrages pour la jeunesse, elle met en lumière leurs limites car, en dépit de leur engagement contre les violences faites aux femmes, ces albums peinent à se défaire des stéréotypes quant à la répartition genrée des tâches domestiques. Ce faisant, ils entérinent des modèles hiérarchiques à l'origine des violences subies par les femmes. Par sa démonstration rigoureuse qui donne à voir les difficultés à repenser les rapports entre masculin et féminin, Dominique Peyrache-Leborgne nous invite à la vigilance, montrant comment l'intériorisation des schémas patriarcaux impacte chacun de nous, même lorsque l'on s'engage pour les déconstruire.

Marie-Agnès Thirard s'intéresse pour sa part à la réécriture d'un autre conte de Perrault : *Barbe-Bleue*. Si l'auteur des *Contes de ma mère l'Oye* s'est peu étendu sur l'horreur des féminicides et du cabinet interdit où le mari assassin conserve les corps de ses épouses, la littérature pour adultes s'est emparée de ces motifs pour en faire, comme le dit Genette¹¹, une espace d'amplification intertextuel. Parcourant les réécritures d'Anatole France, d'Henri de Régnier et d'Amélie Nothomb, Marie-Agnès Thirard montre comment ces réécritures délivrent en creux une réflexion sur l'évolution du statut de la femme, qui aboutit à une inversion des rôles sous la plume d'Amélie Nothomb, quand la femme victime se mue en bourreau.

La question des violences conjugales qui est au cœur de *Barbe-Bleue* et de ses réécritures est également abordée dans des fictions pour la jeunesse qui se détachent de l'univers du conte. C'est ce que montre Mari-Claude Hubert dans un article où elle présente et analyse plusieurs albums et romans contemporains sur ce sujet. Décrivant la façon dont l'emprise et les violences faites aux femmes sont racontées dans ces objets sémiotiques pour la jeunesse, en adoptant le plus souvent le point de vue de l'enfant, elle explique comment ces fictions entendent lutter contre la loi du silence en offrant au jeune lecteur un espace de parole et de réflexion lui permettant d'entrer en résilience.

Emmy Granier-Mana prolonge cette réflexion dans un très bel article consacré à la violence faite aux mères dans la littérature de jeunesse. À travers l'analyse pointue de quatre romans et d'un album de grands auteurs et autrices pour enfants et adolescents – parmi lesquels Florence Hinckel et Marie-Claude

¹¹ Gérard GENETTE, *Palimpsestes*, Paris, Seuil, 1982.

Murail – elle interroge cette mise en lumière de l’invisibilisation des violences domestiques et l’éventail des conséquences psychologiques qui les accompagnent : peur, honte, silence, colère, résilience.

Ce sujet des violences conjugales est également abordé dans la contribution originale de Christophe Charpiot qui s’intéresse à un objet sémiotique très prisé des adolescents : le clip vidéo. Son étude du clip de Gérard de Palmas, « Il faut qu’on s’batte », montre comment ce support multimodal combinant images, paroles et musique est mis au service d’un message de prévention dénonçant les violences faites aux femmes.

Le même désir de participer à la prévention des violences anime les écrivains pour la jeunesse qui investissent le genre des *schools bullying stories*. Mais quand les victimes de harcèlement scolaire sont des jeunes filles qui subissent des violences spécifiquement genrées comme le *sexting* ou les agressions sexuelles dont les dramatiques impacts psychologiques les poussent au suicide, alors les questions du harcèlement scolaire et du féminicide se rejoignent et c’est une double réflexion sur les violences inacceptables de notre société que proposent les romans qui traitent ce sujet. Telle est la question abordée par l’article de Nadège Langbour.

Aussi insupportable que soit le sujet des féminicides et des violences faites aux femmes, les contributions de ce dossier montrent donc qu’il est possible d’en parler aux enfants... Mieux : il est nécessaire de leur en parler pour briser les tabous et la loi du silence, pour mettre à mal les stéréotypes de genre qui gangrènent encore les rapports entre les individus des deux sexes. Les autrices et auteurs pour la jeunesse développent une riche palette d’inventions narratives et énonciatives pour mettre ces questions sociétales en récit tout en veillant à préserver l’enfant lecteur de la désespérance. Telle est, selon Flore Vesco, l’un des impératifs de la littérature de jeunesse qu’elle explique lors de l’interview qu’elle a accordée à *L’Oiseau bleu* et sur lequel se conclut ce dossier.